

La Station
présente



L'HALLALI

une exposition de Joanna Rajkowska et Rémi Voche

du **27 avril** au **15 juin 2013**

vernissage le **26 avril 2013** à partir de **18:00**

lecture de Joanna Rajkowska et performance de Rémi Voche à partir de **19:00**

La Station

Halle sud du Chantier Sang Neuf, 89 route de Turin, 06300 Nice / +33(0)4 93 56 99 57 / starter@lastation.org
www.lastation.org / ouvert du mercredi au samedi de 13h à 19h / arrêt de tramway Vauban / bus n°4, 16, 88 et 89 / parking gratuit / borne vélos bleus.

visuels :

haut : Joanna Rajkowska, *Last summer in Obersalzberg*, n°4/8, 2011, 45 x 32 cm, courtesy de l'artiste et de la galerie Zak Branicka (Berlin)

bas : Rémi Voche, *Tropical Malady*, 2013, 70 x 100 cm, courtesy de l'artiste

Contact presse :

La Station
Pauline Thyss

starter@lastation.org
04 93 56 99 57

L'HALLALI

La Station a choisi pour cette exposition de confronter une série photographique de Joanna Rajkowska (*Last summer in Obersalzberg*) et une sélection de photographies de Rémi Voche, dont le motif commun semble être le corps en dialogue avec la nature. Les artistes se mettent en scène dans une attitude toute animale : nus, dans un rapport direct avec la flore environnante, ils semblent appréhender le monde à leur échelle propre.

Le titre, *L'Hallali*, nous renvoie à une certaine vulnérabilité : éprouvé, le corps souffre, lutte, se contorsionne, domine puis capitule, tout comme celui de la bête blessée, entouré de chasseurs sonnante son trépas prochain. Loin d'une image médiatique et stéréotypée, Joanna Rajkowska et Rémi Voche transmettent par leurs pratiques une certaine idée du monde, un rapport cru, sensible et certainement honnête aux choses. Leurs compositions photographiques, dans lesquelles l'esthétique et le cadrage jouent un rôle important, sous-tendraient une narration ontologique invoquant une mémoire universelle.

Tous deux performeurs et photographes, Joanna Rajkowska et Rémi Voche présentent pour cette exposition des images qui, en apparence, sont semblables. Ils ont pourtant des parti pris et des motivations très éloignées l'un de l'autre : la première questionne les changements perceptifs qu'ont subi l'art et sa fonction sociale depuis les années 1990 dans les pays d'Europe de l'Est ; tandis que le second construit au gré des rencontres avec son environnement immédiat une pratique instinctive, voire incontrôlable, autour de son propre corps.

Point de rencontre visuel entre ces deux pratiques, *L'hallali* se veut donc être le point de départ d'une réflexion problématisant la typologie de l'image. Comment deux pratiques différentes peuvent-elles générer des images semblant répondre aux mêmes préceptes – et pourquoi ? Ouvrant le champ de la réflexion au delà de l'image du corps, *L'hallali* pose la question du discours artistique ou peut-être, tout simplement, de notre capacité critique.

À PROPOS DE JOANNA RAJKOWSKA

<http://www.rajkowska.com/>

<http://www.zak-branicka.com/>

Née en 1968 à Bydgoszcz (Pologne), Joanna Rajkowska vit et travaille à Londres.

Au travers de ses œuvres (films, installations, écrits, dessins, actions éphémères, interventions dans l'espace public), elle questionne les changements perceptifs qu'ont subi l'art et sa fonction sociale depuis les années 1990 dans les pays d'Europe de l'Est. Parmi les œuvres les plus polémiques de Joanna Rajkowska, nous pouvons citer deux œuvres réalisées à Varsovie : *Greetings from Jerusalem Avenue* (2002-2009), faux palmier de 15 mètres de haut planté à l'intersection des rues Aleje Jerozolimskie (Jerusalem Avenue) et Nowy Swiat (Nouveau Monde) ; ou bien encore *Oxygenator* (2006), création d'un espace public temporaire (un étang) dans un quartier multi-ethnique. Ces « sculptures sociales », ont une portée historique et idéologique : elles sont devenues le lieu de débats, de performances, de manifestations... Pour *L'hallali*, Joanna Rajkowska a choisi de montrer une série photographique réalisée en Allemagne en 2011, *Last Summer in Obersalzberg* et une vidéo, *Born In Berlin*, réalisée en 2012.

LAST SUMMER IN OBERSALZBERG

2011, série de 8 photographies.

Photographies réalisées par Andrew Dixon et Joanna Rajkowska



Last summer in Obersalzberg, n°8/8, 2011, 45 x 32 cm,
courtesy de l'artiste et de la galerie Zak Branicka (Berlin)

Last Summer in Obersalzberg est une série photographique prise dans les bois entourant Berghof, la résidence d'été d'Adolf Hitler et de sa compagne Eva Braun. La bâtisse n'existe plus aujourd'hui : endommagée par les bombardiers anglais en 1945, elle fut vandalisée par les alliés après le départ des SS, qui prirent le soin de l'incendier avant leur fuite. En 1952 le gouvernement fédéral allemand dynamita les restes de la résidence afin d'éviter tout pèlerinage de nostalgiques du IIIe Reich. Les quelques ruines restantes ont peu à peu été nettoyées entre les années 1990 et 2000. Aujourd'hui, la nature a repris ses droits, les arbres ont poussé et il est presque impossible de trouver quelques traces de ce qui fut le refuge d'Adolf Hitler.

Cette série réactive la sombre charge historique de ce lieu, Berghof, hier propriété du Führer, aujourd'hui forêt magnifique. On y voit des corps nus se mêlant à la végétation : seules les parties génitales sont mises en valeur, les visages n'apparaissent pas, la part belle est laissée à une nature boisée et luxuriante. Le corps humain apparaît ici vulnérable, sans défense, dépersonnalisé, comme un élément de cette forêt, au même titre que les arbres, les champignons qui l'entourent. Perçus comme des objets sans valeur propre, les organes sexuels sont dans cette série photographique traités de la même manière que dans la pornographie. En la rapprochant de la représentation pornographique, *Last summer in Obersalzberg* questionne l'icônographie du « devoir de mémoire ».

BORN IN BERLIN

2012, vidéo (20,11 min)

L'objectif du projet *Born in Berlin* est de donner naissance à un enfant (Rosa) à l'hôpital de la Charité à Berlin. Cet hôpital sera son premier lieu de vie et son premier point de rencontre avec le monde. Toute sa vie, à la question : « Où es-tu née ? », Rosa se verra répondre : « à Berlin ». Je pense que notre lieu de naissance a une influence considérable sur la destinée de chacun d'entre nous, et que nous entretenons une relation particulière avec lui. Vous y retournez de manière instinctive, vous n'y pensez jamais de manière neutre.

Rosa associera toujours Berlin à sa naissance quand bien même elle ne s'en souviendra pas. Sa première bouffée d'air, son premier cri, son premier combat contre une infection auront toujours eu lieu dans cette ville et ce fait ne pourra jamais être altéré.

Rosa est ma réponse à Berlin. Un cadeau.

Berlin est un état d'esprit. C'est une ville qui ne supporte pas sa propre histoire, qui s'efforce de vivre exclusivement dans le présent, de se complaire dans sa propre atmosphère si spécifique. Berlin refuse de se mettre à nu, d'exposer ses plaies et ses traumatismes depuis l'après-guerre. Elle veut être une importante capitale culturelle, élégante, froide et moderne. Pour cela, elle met en avant son architecture, son art et son design. De magnifiques immeubles ont été construits, ses artistes et ses designers sont reconnus et remarquables. Dans le même temps, des lieux alternatifs d'art continuent d'apparaître et contrebalancent cette apparence lisse.

Si Berlin était seulement cela, je n'aurais pas choisi cette ville pour Rosa. Mon instinct m'amène à penser que Berlin est incapable de se regarder en face. Elle ressemble à un homme d'âge moyen, séduisant, bien habillé, mais torturé par des années de souffrance, causées par une maladie chronique dont la crise majeure a eu lieu des années en arrière. Épuisée par cette épreuve, elle l'est aussi parce qu'elle ne parvient pas à verbaliser son mal-être : elle ne trouve pas les mots, à cause de la complexité du problème et de la quantité d'anti-douleurs qu'elle prend quotidiennement. La maladie a laissé des rides et des bosses. Certaines parties de son corps sont complètement mortes. Voilà ce que m'inspire cette ville : un sentiment fort, rude et sans ambiguïté. Je veux voir ces endroits morts, je veux les toucher. Je veux que Rosa naisse ici.

Les femmes enceintes vivent pour deux. J'ai le sentiment que cette vie supplémentaire, cette petite vibration à l'intérieur de moi, est la seule chose pouvant répondre à cette morbidité. Pas besoin de plus d'explications que cela : la confrontation entre la vie et la mort, ou le souvenir de la mort. Voilà pourquoi la naissance de Rosa tient lieu en elle-même de description, d'appendice, de note de bas de page, de commentaire et de l'affirmation d'un point de vue.

Joanna Rajkowska (traduit de l'anglais)



Born In Berlin, 2012, vidéo (20,11min), capture d'écran
courtesy de l'artiste et de la galerie Zak Branicka (Berlin)

À PROPOS DE RÉMI VOCHÉ

<http://www.remivoche.com/>

<http://rimedevue.tumblr.com/>



Feu de croisement
2013, 150x100 cm

TENTATIVE DE LOCALISATION D'UN RYTHME SANS ÂGE

Rémi Voche, performeur-photographe, reste avant tout un coureur de fond. Sa physiologie artistique tient toute entière dans un rythme, un une-deux, maintenu plus longtemps que la moyenne et, selon ses proches, presque indéfiniment. Au principe de ce mouvement perpétuel, s'exerce une règle simple : tout ce qui l'entoure, le traverse et l'électrise. Il réagit aux images du monde comme un panneau voltaïque ou une cellule de chlorophylle. On pourrait bien citer, sans être exhaustif, quelques noms préférentiels logés à l'entrée de son système : Albert Dupontel et Arthur Cravan, cowboys et indiens, Jean Rouch et Michael Powell, Zatopek et sorciers vaudous. Mais, à la sortie, c'est-à-dire durant les performances, les strates référentielles sont trop bizarrement confondues pour qu'on puisse encore les déplier avec certitude.

On se souvient, par exemple, d'avoir vu danser Rémi Voche, il y a quelques mois, chapeau relevé et pantalon retroussé, sur une palette de bois. Mais la représentation que l'on en garde, n'a plus d'âge ni de nature spécifiques : ce pourrait être une gravure du début du XIX^e siècle, illustrant le fameux « marché des anguilles », décrit par William Lhamon dans son livre somme sur le blackface, *Raising Cain* ; ou un bout de pellicule noir et blanc ramenée d'une lointaine steppe asiatique par un chef-opérateur des Frères Lumière ; ou une VHS de break dance des années 80 ; ou encore, bien sûr, une captation numérique, trouvée sur Youtube, d'un vernissage.

C'est pourquoi rien ne serait plus absurde que d'essayer de le faire rentrer dans une « histoire de la performance », et plus encore dans l'actualité de son supposée « retour », tant ce qu'il produit, chez le spectateur, est d'abord l'éclatement de l'idée de chronologie. Rémi Voche ne vient pas après Chris Burden ou Marina Abramovic. Il ne re-enacte rien du tout. Généralement, il donne l'impression de venir avant et d'ailleurs. Cela ne veut pas dire qu'il ignore ses classiques, ou que sa pratique soit l'effet mystérieux d'une génération spontanée. Au contraire, il appartient fortement à notre époque mais dans un autre sens, tout à fait opposé. Sa façon anarchique de digérer sans cesse, et de remodeler en direct, un ensemble de références proches et lointaines, exotiques ou endogènes, est bien plutôt synchrone avec la contestation universitaire de la straight story occidentale, du schéma orienté de sa descendance.

Il faut suivre ici cette ligne ténue : par plus d'un côté, la pratique de Rémi Voche est la plus instinctive qui soit, la plus incontrôlable, la moins « intellectuelle ». Il n'en demeure pas moins que seule une masse de savoirs, assimilés avec une constante et furieuse indiscipline, peut lui permettre d'être à ce point intempestif. Non pas tant hors de l'Histoire que dans ses interstices, ses tensions occultes, ses branchements inconnus. Sous son bonnet de marin-clown, ermite au milieu des forêts comme en salle de gym, il est à sa manière le contemporain le plus exact de l'histoire connectée de Sanjay Subrahmanyam ou du Par-delà nature et culture de Philippe Descola. Son corps en action est sa Mnémosyne. Il danse sur un fil d'ampoule tendu entre des musées.



Figure de prou
2012, 70x100 cm



Homme tronc
2013, 150 x 100 cm

La Station

La Station est une association loi 1901 dont le but est de défendre les arts dans leur forme la plus contemporaine. A l'origine installée dans les murs d'une ancienne station-service située au 26 boulevard Gambetta à Nice, dont elle tire son nom, La Station s'est déplacée selon les réalités des lieux qui l'ont hébergée.

C'est dans une volonté de proposer un maillon supplémentaire reliant au plus près les artistes, les institutions, les centres d'art, les galeries et le public que La Station trouve sa pertinence, en tentant d'apporter une valeur ajoutée à un panorama culturel existant. Cette dynamique initiée en 1996 permet l'éclosion de recherches dans des conditions réelles et professionnelles d'exposition ou de production.

En octobre 2009, La Station s'est installée dans la halle sud des anciens entrepôts frigorifiques mis à disposition par la ville de Nice. Ces locaux rénovés ont une superficie de 1 000 m² et sont partagés en espaces d'exposition ouverts au public et en ateliers. Une douzaine d'artistes y travaillent et participent à la vie, à l'organisation et au maintien d'une telle entreprise. La Station a pour principal objectif de soutenir et de diffuser la vie culturelle et artistique contemporaine à Nice par tous les moyens et dans toutes les formes que celle-ci revêt. De montrer ce qui se fait dans cette ville, et attirer d'ailleurs, de France et d'Europe, des pratiques très contemporaines de l'art. Elle a pour but notamment d'aider les artistes et de participer au développement, à la promotion et à la diffusion de leurs activités.

Par une programmation transgénérationnelle avec des artistes confirmés ou non, La Station se positionne comme une plate-forme professionnelle permettant aux artistes émergents d'être visibles par les galeries, les centres d'arts, les musées, les commissaires d'exposition. En créant ces conditions, le pari est d'apporter un outil de travail les reliant aux principes de réalité de l'activité artistique et de tenter de leur offrir une audience contemporaine. Des expositions, des performances sont proposées au public, ainsi que certains événements plus particuliers : lectures, séances d'écoute, concerts, projections vidéos, conférences...

Outre sa programmation Intra-muros, La Station a acquis au fil des années une audience nationale et européenne grâce à des expositions organisées dans diverses villes à l'étranger. La Station Hors-les-murs construit ses projets à partir du travail des artistes qui la composent et de leurs pratiques artistiques, ainsi remises en perspective dans le contexte de l'exposition collective.

La Station est membre fondateur du réseau **BOTOX[S]** www.botoxs.fr

La Station reçoit le soutien de

